

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

—Prenez garde, petit... Blanche a tout le charme voulu... et vous aimerez bien inutilement. Croyez-moi.

Dès cette minute, malgré cela, il comprit qu'il allait aimer, aimer follement. Et cela arriva tel qu'il l'avait rêvé. Blanche fut réellement pour lui la réalisation de toutes les délicatesses intimes qui vivaient en lui. Elle fut la bien-aimée douloureuse, touchante, qui eut beau se débattre, lutter contre l'inexorable. Elle finit, vaincue elle aussi, devant sa jeunesse implorant vers elle. Elle abdiqua, se donna par pitié, ce besoin de tendresse miséricordieuse qui, un jour, fléchit les plus inaccessibles, les plus sereines rencontrant de la douleur sur leur route.

Elle n'avait pas eu grand bonheur ici-bas. Son mari l'avait vite délaissée pour reprendre sa vie de garçon. Puis la maladie était venue. Depuis un an il gisait frappé d'ataxie, inerte, à moitié mort mais avec des réveils de brute hargneuse, égoïste. On le voyait sur les promenades, dès qu'un rayon de soleil se montrait, poussé en petite voiture. Toute la ville le connaissait. On n'ignorait rien non plus des drames intimes passés vécus en cette triste demeure où s'enfermait la jeune femme, seule entre ses deux enfants. Pierre habitait un pavillon, ancienne dépendance de l'hôtel occupé par Blanche. Un jardin les séparait. De ses fenêtres il apercevait souvent le brillant officier d'état-major de jadis s'essayer à marcher, soutenu à plein corps par un domestique, faire quelques pas puis tomber épuisé très vite dans la petite voiture toujours là. Au milieu de la nuit parfois Pierre s'éveillait en sursaut entendant des plaintes, des hurlements sinistres. C'était le malheureux en proie à quelque cauchemar qui gémissait.

Et pour toutes ces tristesses qu'elle

le avait eues, qu'elle subissait encore en l'odieux tête-à-tête forcé, des journées, des soirées entières., Pierre l'aima de toute son âme jeune et généreuse. Il semblait vouloir lui refaire une vie nouvelle.

Mais le malheur vint clore le cher poème. Un jour, son fils, un bébé de quatre ans, en jouant, tua sa petite sœur. C'est Dieu qui la punit, Dieu qui ne veut pas... Elle part emportant le cercueil de l'enfant qu'elle avait enseveli elle-même dans la belle robe blanche d'amour qu'il aimait tant, qu'elle gardait comme une relique précieuse. Elle lui dit adieu en une dernière lettre racontant toute cette épouvante et ce désespoir.

Et il ne l'a jamais revue.

Depuis, il est seul en la vie, très seul, essayant mais en vain d'oublier l'absente, la chère aimée douloureuse sur qui s'était acharné le destin. Odette de Trécourt qui avait deviné leur amour s'efforce d'atténuer ce désespoir. Elle n'est pas toujours la petite tête légère et folle que l'on pense. Elle fait le bien. Que ne l'aide-t-il? Il le peut.

Sans grande confiance il se laisse guider, et le voilà maintenant qui s'essaie à connaître et secourir la douleur des autres. Il donne sans compter. Ce sont des misères touchantes qu'il secourt, des petites ouvrières sans travail, des pauvres enfants qui souvent, l'hiver, sans feu, sans pain, dans une crise de délire, vaincues, allument un réchaud ou roulent à la rue. Oh! ces désespoirs de jeunes, comme il les comprend, lui le désespéré d'amour qui ne sait plus dans le printemps revenu pourquoi le ciel s'est fait bleu, pourquoi les nuits s'étoilent douces, sereines, quand il y a tant de larmes ici-bas, —que Blanche n'est plus, ne sera plus jamais la bien-aimée qu'il avait faite sienne!

—Père, père, moi aussi je souffre!... crierait-il un jour au vieux prêtre recevant ses aumônes.

Il se reprend à son métier, se crée des occupations, s'attache plus exactement à ses devoirs, vit plus près de ses hommes. Et peu à peu, les connaissant mieux, il les aime, découvrant en ses modestes fonctions de chef une portée haute, une action morale à exercer, du bien à faire. Il les étudie tous, ouvriers des villes ou paysans, tombés par le sort entre ses mains, et sa religion s'accroît de pitié et d'espérance.

Mais chaque soir enfermé dans la petite chambre si pleine de souvenirs de l'absente, de son âme toujours présente, la douleur ancienne revient. Blanche le garde. Il ne peut se guérir d'elle. Lointaine, elle vit mieux en lui, plus aimée, plus adorée. Les veillées succèdent aux veillées, silencieuses, désolées. Il vit, mais il n'existe pas. Son cœur ne sait plus, ne veut plus rien. Quoi qu'il arrive, il s'incline résigné, vaincu d'avance, et misérable il attend, subit la lente succession des jours et des nuits.

Il revient à Lestrac.

Deux années ont passé. Son oncle n'est plus. Le colonel est mort. Christine, adoptée par lui, seule maintenant, plus touchante en ses vêtements sombres, fidèle, garde la vieille demeure abandonnée. Mais vers elle il n'ose lever les yeux. Il ne se juge plus digne de cet enfant. En face de sa tendresse silencieuse et pure il lui semble qu'il y a quelque chose à racheter, des heures à effacer. L'idée du bien à faire, déjà posée par Odette de Trécourt, lors des premières épreuves, s'est fortifiée en lui. Et résolu, calme, il s'y adonne. Là est le rachat, la vraie dignité de vie.

Il s'en ira donc au loin, en quelque coin perdu de l'Afrique, se changera le décor, les données de la vie, tout, jusqu'à la lumière des jours et la douleur des nuits qui sur lui se pencheront. Il a sollicité des missions ingrates, obscures, sans grande gloire. Il sera le chef de tous les malheureux vivant dans les postes des sables, parmi les privations, les hallucinations des mirages et des fièvres. Et au milieu d'eux il passera, apportant son grand désir d'être utile, d'être bon, de se dévouer, — tout son cœur, toute son âme.